



LÉONIDE ANDRIEFF

sa poitrine se dilatait sous l'afflux des bonnes pensées : il aurait voulu chanter, lever les mains vers le ciel et crier à sa compagne, selon l'antique formule de l'amour primitif, au milieu des forêts et des cascades bruyantes : « Courez, je tâcherai de vous rattraper ».

Les ombres, longues et bizarres, disparurent ; la poussière de la route devint grise et froide ; mais ils ne s'en apercevaient pas et se parlaient toujours. Tous deux avaient lu beaucoup de beaux livres, et, les images idéales des hommes qui avaient aimé, souffert et péri au nom de l'amour pur, passaient devant leurs yeux. A leur mémoire montaient des fragments de poèmes, qu'ils avaient lus, ils ne savaient plus quand, et qui revêtaient l'amour d'une harmonie parfaite et d'une douce mélancolie.

— Ne savez-vous pas de qui sont ces vers ? demanda Némovetsky ; et il déclama :

« Et de nouveau, elle est avec moi, celle que j'aime, et à laquelle j'ai caché, sans lui en dire un mot, toute ma tristesse, toute ma tendresse, tout mon amour ! »

attendit; mais le corps restait immobile, et, dans cet abandon, il y avait quelque chose de lamentable et d'irritant à la fois qui attirait.

Comme un voleur, et avec des précautions infinies, mais aussi avec une tendresse profonde, Némovetsky essaya de ramener sur elle les lambeaux de sa robe, et la double sensation de l'étoffe et du corps nu était aiguë comme une lame, et inconcevable comme la folie. Il était le défenseur et en même temps celui qui attaque; il demandait secours à la forêt et à l'obscurité qui l'entouraient, mais la forêt et l'obscurité ne lui répondaient pas. Ici avait eu lieu un festin de fauves, et, rejeté tout à coup vers l'autre face de la vie humaine dans ce qu'elle a de plus élémentaire, il flairait la volupté ardente répandue dans l'air, et élargissait les narines.

— C'est moi! Moi! répétait-il stupidement, sans comprendre où il était, tout plein du souvenir d'avoir aperçu jadis le bord clair d'un jupon, la silhouette noire du pied dans le soulier qui l'enserrait délicatement. Il prêta l'oreille à la

frayait. Seulement, il avait pitié de lui-même jusqu'à en souffrir. Il aurait voulu dire quelque chose de bon, de si sentimental que Natacha en pleurât, mais il ne trouvait pas les mots voulus et il se taisait. L'incommodité de sa position lui occasionnait un torticolis, il chercha à se dégager, mais la main ferme pressa encore plus fort la tête d'André Nicolaiévitch. Il respirait l'odeur d'un corps jeune et sain. A travers les mains de Natacha, il apercevait le ciel pur parsemé d'étoiles scintillantes. A l'horizon, là où la terre se confond avec le ciel, la lune rouge se levait, immobile; elle avait quelque chose de sinistre et paraissait très rapprochée. Silencieuse, sombre, elle ne répandait aucun rayon, et restait suspendue au-dessus de la terre comme une menace horrible, présage de malheurs inconnus, mais prochains. La rivière, de même que le roseau babillard et le lointain obscur, s'était figée comme dans un effroi muet. Depuis longtemps déjà, le brasier s'était éteint sur la rive opposée, et aucun bruit ne troublait l'angoissante tranquillité.

comprendre quel besoin avait de cette musique l'homme aux dents blanches et au clair sourire.

— C'est une plaisanterie horriblement déplacée ! répéta André Nicolaiévitch ; puis, baisant la voix, il ajouta : Comment la police tolère-t-elle cela !

Avec le sentiment d'un homme qui a échappé à une poursuite, il ferma bruyamment la porte de la cuisine derrière lui, et il vit Natacha assise, immobile, sur un large banc, aux pieds de son petit garçon, qui était enveloppé jusqu'au cou dans une pelisse trouée ; de ses yeux grands et noirs comme ceux de sa mère et pleins d'inquiétude, il regardait Natacha, dont la tête était inclinée. A travers son corsage rouge en lambeaux, on voyait sa poitrine blanche et haute, mais la jeune femme semblait n'avoir plus de pudeur, car elle n'essaya pas de cacher sa nudité lorsqu'elle fixa les yeux sur celui qui entrait.

— Il s'est passé bien du temps depuis que nous ne nous sommes vus ! fit André Nicolaiévitch en évitant son regard. Il sentait que son

à chaque pas, une grosse larme trouble tombait des cavités de leurs yeux.

— Je veux danser, dit mon camarade d'une voix nasillarde. Je l'entraînai plus loin. Et, de nouveau, le mur s'élevait devant nous. Tout près, deux hommes étaient accroupis. L'un frappait à intervalles le mur de son front, puis il perdait connaissance et tombait, tandis que l'autre le considérait avec gravité, tâtait de la main sa tête, et lorsque son compagnon reprenait ses sens, il lui disait :

— Encore, encore, il ne reste plus beaucoup à faire.

Le lépreux se mit à rire.

— Ce sont des imbéciles, dit-il, en gonflant jovialement ses joues. Ce sont des imbéciles. Ils pensent qu'on voit clair là-bas, de l'autre côté du mur. Mais il y fait aussi sombre que chez nous ; là-bas, des lépreux rampent aussi et crient d'une voix suppliante : « tuez-nous ! »

— Et le vieux ? demandai-je.

— Le vieux ? répliqua le lépreux. Mais c'est une vieille bête aveugle, et qui n'y entend rien

du tout. Qui a vu le trou qu'il a creusé dans le mur? L'as-tu vu, toi? Et moi, l'ai-je vu?

Alors, je me fâchai et frappai mon camarade avec fureur sur les ampoules dont sa tête était couverte et je criai :

— Et pourquoi as-tu grimpé toi-même?

Il se mit à pleurer, nous pleurâmes tous les deux, et nous rampâmes plus loin en criant : « tuez-nous, tuez-nous » !

Mais les têtes se détournaient de nous avec répulsion et personne ne voulait nous tuer. Ils tuaient cependant des gens beaux et forts; mais nous, ils avaient peur de nous toucher. Quels êtres vils !

— J'étais à la maison.

— A la maison?

— Et où est-ce que j'aurais dû être? demanda Paul d'un ton insolent.

Serge Andréievitch répliqua avec une politesse mordante :

— Comment pourrais-je connaître tous les endroits — il souligna le mot « endroits » — que Paul Sergueievitch daigne fréquenter? Paul Sergueievitch est un grand garçon; Paul Sergueievitch aura bientôt des moustaches; Paul Sergueievitch boit peut-être de l'eau-de-vie, comment pourrais-je le savoir?

Le déjeuner se poursuivit en silence et toutes les choses sur lesquelles se répandait la lumière de la fenêtre semblaient jaunes et étrangement moroses. Serge Andréievitch examinait le visage de Paul, le scrutait avec attention, et pensait : « Il a les yeux cernés... C'est donc vrai, il a des rapports avec des femmes! ce gamin! »

Cette question terrible et inquiétante, à laquelle Serge Andréievitch n'avait pas la force

Édouardovna? répétait-il comme un refrain plaintif, comme une faible prière de pitié; et toute son âme se débattait et pleurait dans ces mots. L'obscurité menaçante entourait cette âme toute pleine d'un grand amour, qui priait afin d'obtenir quelque chose de lumineux, qu'elle ne connaissait pas elle-même; et c'est ce qui rendait sa supplication si ardente.

Il n'y avait ni silence ni calme dans le bois; le souffle de l'orage ébranlait l'air; les sommets des arbres bruissaient avec une ardeur contenue, et le vent qui courait entre les feuilles avait le son d'un petit rire sec. Lorsque Paul arriva à la lisière de la forêt, le vent faillit lui arracher sa casquette et le fouetta violemment au visage, lui apportant l'odeur fraîche du seigle. Le décor était d'une majesté menaçante. En arrière, le bois s'élevait comme une masse noire qui gémissait sourdement; en avant, pesants et sombres comme des ténèbres qui auraient pris une forme, s'avançaient des nuages de mauvais augure. Au-dessous, s'étendait un champ de seigle tout blanc et de cette blancheur trouant

et que lui seul allait et venait, en proie à une souffrance étrangère à cette maison pure et honnête.

Avec un sentiment de haine, Paul examina sa chambre et la hideuse moulure du plafond, puis, résigné devant les souvenirs qui affluaient, il s'abandonna à leur puissance terrible.

Il se rappela Pétrof, un beau jeune homme plein d'assurance, qui parlait de femmes vénales avec un calme parfait, sans passion, et qui disait à ses camarades :

— Je n'embrasse jamais une femme publique. On n'embrasse que celles qu'on aime et qu'on respecte, mais pas ces ordures.

— Et si elles voulaient t'embrasser ? avait demandé Paul.

— Qu'elles essayent !..... Je me détournerai.

Paul eut un sourire d'amère tristesse. Il ne savait pas faire comme Pétrof, et embrassait ces femmes. Ses lèvres touchaient leur corps froid, et une fois même — c'était terrible d'y penser — par un étrange défi envers lui-même, il avait embrassé une main molle, qui sentait

Paul serra les poings et murmura entre ses dents :

— Quelle vilénie !

Probablement qu'elle avait embrassé... Paul n'osait même pas la regarder, et elle avait été embrassée par Pétrof sans doute — il est plein d'assurance et d'effronterie. Et plus tard, elle lui donnera aussi son corps, et il en fera ce qu'on fait avec celui des femmes publiques. Quelle horreur ! Qu'elle est infâme, cette vie en laquelle il n'y a rien de lumineux, où puisse se poser le regard troublé par le chagrin et la douleur ! Qui sait, maintenant peut-être, maintenant déjà, Katia a un amant !

— Ce n'est pas possible ! s'écria Paul ; et quelqu'un au-dedans de lui continuait ce monologue malveillant et calme, et ses paroles étaient affreuses :

« Oui, elle en a un, c'est un cocher ou quelque domestique. »

Il y a de ces cas où des jeunes filles pures ont des laquais pour amants ; personne ne le sait et on les considère comme honnêtes ; et,

lables et fermes, absolus comme la mort. Quelqu'un de grand, d'intelligent et d'omniscient discourait à côté de lui de sa perte, et, dans l'impassibilité calme de ses paroles, il y avait quelque chose de fatal, qui ne laissait point d'espoir à l'homme pitoyable.

Serge Andréievitch était joyeux : il riait, il arrondissait les périodes et les gestes, il remuait la main d'un air satisfait de lui-même ; et, cependant, il sentait avec consternation que sous la vérité de ses paroles se cachait un mensonge insaisissable et terrible. Avec une fureur comprimée, il regardait Paul qui s'était étendu et il aurait voulu que ce ne fût pas là un bon ami, avec lequel il est facile de s'entretenir, mais un fils ; il aurait souhaité des larmes, des cris, des reproches, et non pas cette conversation faite de phrases calmes et fausses. Le fils lui avait de nouveau échappé, et il ne pouvait en rien lui chercher querelle ; il ne pouvait s'emporter contre lui, taper du pied ou peut-être même le frapper. « C'est utile, ce que je lui expose là, je l'avertis », se disait Serge An-

dansé. Son front pur était moite, ses yeux brillaient, et les plis de sa robe brune semblaient encore garder les traces de mouvements rythmés.

— Paul! Je ne suis pas fâchée contre toi! dit-elle, et rapidement, elle l'embrassa de ses lèvres brûlantes, l'inondant de son haleine également pure et chaude.

— Allons danser! Vite!

— Je n'en ai pas envie.

— C'est dommage que tous ne soient pas venus : Katia n'est pas là, ni Milotchka, Pospélof a préféré aller au théâtre. Allons vite, Paul.

— Je ne danserai plus jamais.

— Quelle bêtise! Dépêche-toi! Viens, je t'attendrai.

Arrivée à la porte, elle eut pitié de son frère ; elle revint en arrière, l'embrassa encore une fois et s'enfuit, tranquilisée.

— Vite, Paul! Vite!

Paul ferma la porte et se mit à marcher à grands pas dans la chambre.

sine, descendit dans la cour par l'escalier de service, et de là, il atteignit la rue.

Soudain une impression désagréable de froid et d'humidité l'envahit, comme s'il fût descendu au fond d'une immense cave, où l'air est immobile et lourd et où des cloportes rampent sur les hauts murs visqueux. Il était bizarre de constater que, dans ce brouillard de plomb qui sentait la pourriture, continuât à se manifester une vie particulière, alerte et remuante ; elle vibrait dans le roulement des équipages invisibles et dans les immenses cercles lumineux qui allaient s'éparpillant et au centre desquelles brillait, terne et égale, la flamme des réverbères ; elle se dessinait dans les contours vagues des ombres qui se hâtaient, semblables à des taches d'encre sur du papier gris, surgissant du brouillard et s'y replongeant et dont la présence ne s'affirmait que par la sensation singulière qui témoigne infailliblement de la proximité d'un homme. Quelqu'un d'invisible heurta violemment Paul et ne s'excusa pas ; une femme passa, le frôlant du

tisée Manetchka, et j'ai vu peut-être mille petits chiens de ton espèce sans avoir peur. Ah ! tu penses que, parce que tu m'as donné un rouble, tu peux m'offenser, mais j'ai peut-être moi-même trois roubles dans mon coffret... Allons, viens dormir !

Elle s'étendit sur la couverture et jeta un regard de haine vers Paul ; sa nuque raide aux cheveux ras tremblait, car il pleurait.

— Ce que j'en ai assez de vous, diables maudits ! Vous m'en avez fait du mal ! Pourquoi hurles-tu comme ça ? Tu as peur de ta petite mère ? fit-elle avec une ironie mauvaise et nonchalante. On fouettera le petit garçon. Tu as peur, et tu aimes les plats sucrés. Tu les aimes... Oui. Je vous connais « Pour-cent », diables que vous êtes. Il a honte de dire son nom et il en invente un autre. « Pour-cent » ! Comme un chien ! Et quand il sera chez sa morveuse de Katenka, il ordonnera qu'on l'appelle Vassenka, sans doute : « Vassenka, chéri ! » Et il lui dira : « Katenka, mon petit ange ! » Il demandera aussi qu'on lui permette

très tendue, que cette corde était la dernière d'un instrument précieux, et que lorsqu'elle serait brisée, le son délicat et triste s'éteindrait pour toujours.

— Mais vous l'avez presque étouffé ! s'écria Matrena avec colère et d'un ton grossier. Et ça se mêle d'avoir des enfants ! Est-ce possible de faire-des choses pareilles, d'emmitoufler à ce point un enfant ! Venez avec moi. Allons, allons, c'est bon, vous dis-je. Est-il possible d'être aussi maladroite !

Cette fois-là, le silence se prolongea près de la porte. Kijnakof prêta encore un peu l'oreille et se recoucha, heureux de ce qu'on ne fût pas venu chez lui pour le chercher et n'essayant pas de deviner ce qu'il y avait d'incompréhensible pour lui dans ce qui venait de se passer. Il commençait déjà à sentir l'approche de la nuit et il eût voulu que quelqu'un montât la lampe. Sa tranquillité d'esprit disparaissait et il s'efforçait de retenir sa pensée : dans le passé, il y avait la boue, la chute et la terreur — et une terreur pareille se cachait dans l'ave-

nir. Il se pelotonnait peu à peu, blottissant ses mains et ses pieds sous la couverture, lorsque Douniacha entra. Elle avait revêtu, pour sortir, une chemisette rouge et était légèrement ivre. Elle s'assit sur le lit, sans façon, et s'écria en frappant l'une contre l'autre ses mains courtes :

— Ah ! mon Dieu ! puis, elle hocha la tête et se mit à rire. On a apporté un petit enfant ! Il est tout petit et hurle comme un agent de police. Ma parole, comme un agent de police !

Elle jura et donna d'un geste coquet une chiquenaude sur le nez de Kijnakof.

— Allons le regarder. Ma parole, qu'y a-t-il là de si difficile ? Nous le regarderons, et ce sera tout. Matrena a envie de le baigner et d'allumer le samovar. Abrame Pétrovitch attise le feu avec une botte — c'est très amusant ! Et l'enfant crie : ouaou, ouaou...

Douniacha fit une grimace qu'elle supposait ressembler à celle de l'enfant et piailla encore une fois :

